

UN SOUS-MARIN ALLEMAND ESCAMOTE DANS LE PORT DE CADIX

EXCELSIOR

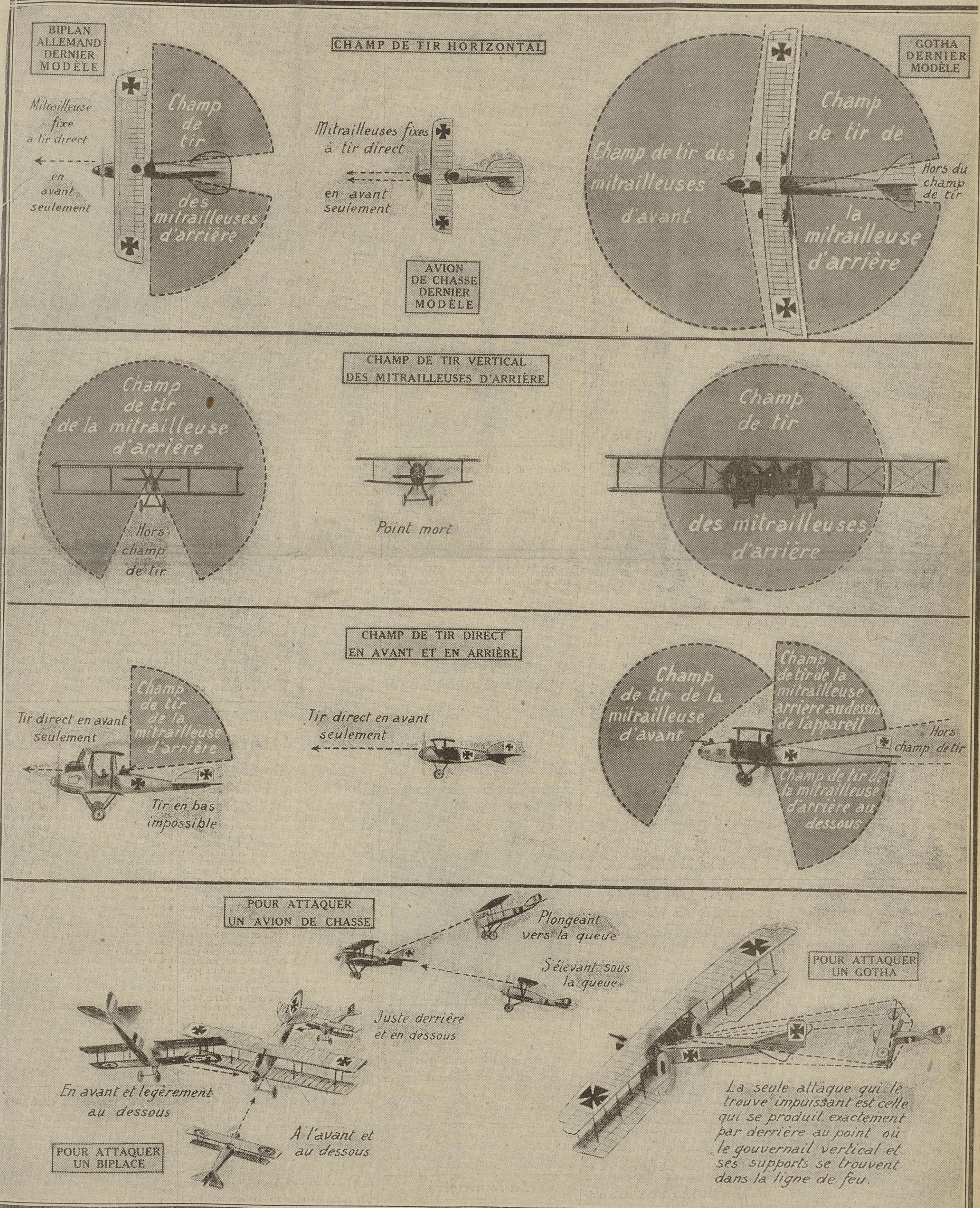
Huitième année. — N° 2.520. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mardi
9
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
::: Téléphone : Wagram 5744 et 5745 :::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITE : 11, Bd des Italiens. Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES POINTS VULNÉRABLES DES AVIONS ALLEMANDS



DIAGRAMMES MONTRANT LE CHAMP DU TIR DES APPAREILS ALLEMANDS ET LEURS POINTS ATTAQUABLES

Les trois premières planches exposent la façon dont les avions allemands peuvent, à la fois attaquer et se défendre : biplans-biplaces (à gauche), avions de chasse (au milieu), Goths de bombardement (à droite). La première figure trace le champ de tir horizontal des trois types d'appareils; la seconde, le champ de tir vertical des mêmes au-dessus et

au-dessous d'eux ; la troisième, les arcs de cercle que peuvent couvrir verticalement les mitrailleuses des trois sortes d'avions, en avant ou en arrière. On peut se rendre compte des points vulnérables des appareils. Le moins facile à atteindre est le Gotha, alors que l'avion de chasse est presque sans défense et vaut surtout par son pilote.

EN PLEIN JOUR L'« U-B 293 » S'EST ÉCHAPPÉ DU PORT DE CADIX OU IL ÉTAIT INTERNÉ

Le gouvernement espagnol en a exprimé ses regrets, mais il lui reste à faire respecter sa neutralité par l'Allemagne.

DES SANCTIONS ONT ÉTÉ PRISES CONTRE LES AUTORITÉS COUPABLES DE NÉGLIGENCE

Le gouvernement espagnol s'est empêtré d'exprimer ses regrets aux Alliés pour l'évasion du sous-marin allemand que l'on croyait généralement « interné » à Cadix. Les Alliés ne doutent pas de la bonne foi de M. Dato et du marquis de Lema, et ils croient aisément à la sincérité de leurs regrets. Ils y croient d'autant plus que, s'ils éprouvent un dommage par le fait qu'un nouveau pirate ennemi va parcourir librement la Méditerranée, l'Espagne, de son côté, en éprouvera un, et très grave, dans sa dignité.

L'U-B 293, d'après nos renseignements, s'est échappé en plein jour. Il ne s'est même pas donné la peine de plonger. Il s'est raviéillé tout à son aise avant de prendre le large. Donc, en premier lieu, il y a, de la part de l'Allemagne, violation de la neutralité. Il y a attentat à la souveraineté de l'Espagne, dont le décret du 29 juin dernier sur la navigation sous-marine a été outrageusement bafoué. Mais il y a autre chose encore. Ce n'est pas seulement de l'Allemagne que le gouvernement espagnol n'a pas obtenu le respect de ses décisions. C'est de ses propres agents.

Il est évident, en effet, que l'évasion audacieuse et même insolente de l'U-B 293 n'a pu se produire sans des complicités à Cadix même. Il faut, à tout le moins, admettre que les autorités du port aient fermé les yeux. Il y a là quelque chose d'affligeant, on peut même dire quelque chose d'humiliant pour un pays indépendant comme l'Espagne qui a tout un passé de gloire et de fierté.

Que cette déplorable aventure lui serve de leçon. L'affaire de Cadix survient en même temps que les révélations américaines sur l'affaire Bolo pour montrer quelle est l'activité multiforme de la politique allemande chez les neutres.

Lorsque l'U-B 293 avait été interné à Cadix, le représentant de la France avait attiré l'attention du gouvernement espagnol sur l'utilité d'exercer autour du sous-marin une stricte surveillance et de ne pas laisser l'équipage allemand à bord. On aime à croire qu'après cette démonstration l'Espagne prendra, sur son propre territoire, infesté d'agents allemands, les mesures propres à se faire respecter elle-même et sa neutralité.

J. B.

MADRID, 8 octobre. — On a appris ce matin, avec une certaine stupefaction, que le sous-marin allemand U-B 293, interné dans le port de Cadix, avait réussi à s'échapper en plein jour et à gagner la haute mer.

Le nouveau ministère russe sera bientôt constitué

Des membres du parti bourgeois collaboreront probablement avec Kerensky

PETROGRAD, 7 octobre. — Le gouvernement a terminé ses démarches pour la formation d'un nouveau cabinet.

M. Tseretelli est revenu de Moscou avec des membres du parti bourgeois qui feront probablement partie du ministère de coalition.

On annonce que M. Skobelef prendrait le département du commerce, M. Massloff celui de l'agriculture, et M. Kartachoff les cultes. (Radio.)

Ce que sera l'Avant-Parlement

PETROGRAD, 7 octobre. — Au cours de la séance secrète de l'Avant-Parlement, M. Tseretelli a exposé la marche des pourparlers qui ont eu lieu entre les représentants de la démocratie, les industriels de Moscou, le parti des cadets et le gouvernement. Il a déclaré que ces pourparlers avaient abouti à un accord rapide sur toutes les questions, sauf pour celle de la responsabilité du cabinet devant l'Avant-Parlement qui a soulevé une discussion vive et longue.

Pinalement la question a été formulée ainsi :

« L'Avant-Parlement est convoqué officiellement et est organisé par le gouvernement. Il comprend 120 représentants des éléments non démocratiques, et jouit du droit d'interpeller le gouvernement, qui doit répondre à toute interpellation. Le gouvernement n'est pas responsable formellement et juridiquement devant l'Avant-Parlement ; mais aucun cabinet ne peut exister sans la confiance de l'Avant-Parlement. »

Cette formule a été votée par 109 voix contre 84 et 22 abstentions.

Aujoutons que M. Daudet poursuivra sa défense aujourd'hui.

Hier M. Léon Daudet poursuivit sa déposition

II sera encore entendu aujourd'hui par le capitaine Bouchardon.

Les ordres les plus sévères émanant du gouvernement militaire de Paris ont été transmis au troisième conseil de guerre pour prévenir toute insurrection sur les affaires d'intelligence avec l'ennemi actuellement instruites par le capitaine Bouchardon.

C'est ainsi qu'hier matin le commandant Jullien, commissaire du gouvernement, faisait apposer sur les murs de l'antichambre du cabinet du capitaine Bouchardon l'aviso suivant :

« Il est absolument interdit de stationner dans le vestibule des bureaux du conseil de guerre. Le garde républicain de service est chargé de faire observer cette consigne. »

À 10 heures moins 10, M. Léon Daudet, accompagné de trois de ses collaborateurs, MM. Georges Champenois, Robert Lecomte et Josse, arrivait au Palais.

A midi, le communiqué suivant a été fait à la presse :

« Le capitaine Bouchardon a entendu, ce matin, un témoin dans l'affaire du Bonnet rouge.

Il a recueilli la suite de la déposition de M. Léon Daudet.

Dans la soirée, cette autre note a été transmise aux journaux :

« Dans l'affaire du Bonnet rouge, M. Léon Daudet, a, dans sa déposition de ce matin, rapporté des propos qui auraient été tenus par une personne qui aurait reçu des confidences d'agents allemands.

Aujoutons que M. Daudet poursuivra sa

défense aujourd'hui.

La fourragère

La fourragère aux couleurs de la croix de guerre (vert et rouge) a été conférée par le général commandant en chef les armées alliées en Orient au bataillon de la légion étrangère du 1^{er} régiment de marche d'Afrique, déjâ cité les 18 septembre 1915 et 18 juillet 1917.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue du Rivet, 53, PARIS PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

L'ALLEMAGNE FAIT UN GROS EFFORT POUR L'AVIATION

Les nouveaux appareils « Gotha » mis en service sont munis de 4 moteurs et montés par cinq hommes.

Le kaiser et le directeur de l'Aéronautique se préoccupent des mesures à prendre pour empêcher nos raids de représailles.

LONDRES, 8 octobre. — Suivant une dépêche de M. Shepherd, correspondant de l'*United Press d'Amérique* à Stockholm, les Allemands emploient depuis deux semaines environ des « Gothas » portant 4 moteurs de 260 chevaux chacun.

Ces avions sont approvisionnés de combustible pour voler pendant 10 heures et portent un équipage de 5 hommes : 2 pilotes, 2 canonniers et 1 capitaine qui s'occupe de l'appareil radio-télégraphique.

Il semble, suivant ce correspondant, que le kaiser soit d'organiser une très forte armée aérienne, et ses efforts sont stimulés par les nouvelles de la construction intensive d'aéroplanes aux Etats-Unis.

La crainte des représailles

AMSTERDAM, 8 octobre. — Les Allemands paraissent particulièrement inquiets des représailles annoncées par le gouvernement



GÉNÉRAL VON HOPNER

directeur de l'Aéronautique allemande

anglais après les raids des avions sur Londres. Les autorités militaires ont interdit à la presse de publier quoi que ce soit ayant trait à la menace faite par les Alliés de bombarder des villes.

Les plus grandes précautions ont été prises à Cologne, Essen, Aix-la-Chapelle, Francfort, Trèves, Coblenz, Mayence. Les défenses aériennes ont été renforcées, de nombreuses escadrilles ont été rappelées du front russe pour être employées à la protection des villes de l'Allemagne occidentale.

Le kaiser, accompagné du général von Hopner, directeur des services aériens, doit venir inspecter en personne les défenses de la vallée du Rhin.

On signale une activité particulière dans toutes les usines d'aviation de l'empire, qui ont reçu l'ordre de travailler jour et nuit.

Un tribunal prussien déboute Guillaume II

ZURICH, 8 octobre. — Le tribunal spécial composé de cinq juges prussiens qui avait siégé dans l'affaire Guillaume II-prince Léopold vient de terminer ses audiences et de rendre son arrêt.

On sait que le jeune prince Léopold-Frédéric de Prusse avait dépensé en une année un million deux cent cinquante mille francs.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

El Bolo de répondre :

— Je ne veux avoir affaire qu'avec vous. Débrouillez-vous. Trouvez-moi l'argent.

Donc, Pavestadt s'en va causer avec Bernstorff, que cette conversation intéressante fort. Sans doute, il y a des risques. Quelles a-t-on, après tout, que Bolo ait vraiment les influences qu'il prétend ? Mais l'enjeu vaut le risque. Et Bernstorff estime qu'il faut « marcher ». Il fait partager sa conviction à von Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, qui lui télégraphie de donner l'argent. C'est Pavestadt qui transmet à Bolo cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts. Je vous demande donc de bien vouloir me désigner dès aujourd'hui cet huissier et cet avoué.

— Veutillez croire, etc.

COMMENT BOLO EST PARVENU À SE FAIRE VERSER LES FONDS DE LA WILHELMSTRASSE

Officiel. — Le commissaire du gouvernement a examiné les mesures qu'il pourrait y avoir lieu de prendre en ce qui concerne les fonds dont l'origine a été précisée par les derniers renseignements reçus du gouvernement américain.

Bolo pacha ne se ressent plus de sa crise d'uranie et son état de santé va, chaque jour, s'améliorer. Il est actuellement soumis au régime des valides, et c'est de fort bon appétit qu'il continue à se sustenter. Son menu comporte un potage, un plat de viande, un légume et un dessert. N'est-ce pas suffisant pour un convalescent ? Aussi le capitaine Bouchardon va-t-il soumettre Bolo pacha à un dernier examen médical en vue de son transfert à la prison de la Santé.

Aucun fait d'instruction à signaler pour la journée d'hier. Une seule note a été communiquée.

Le commissaire du gouvernement a examiné les mesures qu'il pourrait y avoir lieu de prendre en ce qui concerne les fonds dont l'origine a été précisée par les derniers renseignements reçus du gouvernement américain.

Comment Bolo obtint le versement des fonds

En attendant que Bolo soit complètement rétabli, les preuves de sa culpabilité se multiplient, et les documents qui nous arrivent en nombre d'Amérique jettent sur son rôle — on peut dire sur sa trahison — une lumière de plus en plus vive.

M. Lansing, secrétaire d'Etat, complétant les révélations de l'avocat général, M. Merton Lewis, a livré à la publicité cinq décharges chiffrées qui furent échangées le 26 février au 31 mars 1916, entre Bernstorff et von Jagow, au sujet de Bolo et montrant comment celui-ci est devenu le stipendié de l'ambassadeur allemand.

Nous avons, d'autre part, la déposition devant l'avocat général de Pavestadt, associé à la Banque Amsinek, et qui joua, comme nous l'avons dit hier, le rôle d'intermédiaire entre Bernstorff et Bolo.

Un point n'est pas encore élucidé par les décharges de New-York. C'est comment Bolo fut mis en rapport avec ce Pavestadt. Par quel hasard ? Ou sur quelle présentation ? L'enquête américaine ne manquera pas de nous fixer sur ce point.

Ce que l'on sait, par les déclarations mêmes de Pavestadt, sur leurs premiers meetings, ne manque pas de piquant. Bolo veut de l'argent — une grosse somme.

Autrement dit, il est perdu. Et pourquoi cet argent ? Comment justifier cette demande de fonds ? Sans doute fait-il miroiter à son interlocuteur l'influence dont il prétend disposer dans un grand quotidien français.

— Eh ! répond Pavestadt, voilà qui peut intéresser Bernstorff. M'autorisez-vous à lui en parler ?

El Bolo de répondre :

— Je ne veux avoir affaire qu'avec vous. Débrouillez-vous. Trouvez-moi l'argent.

Donc, Pavestadt s'en va causer avec Bernstorff, que cette conversation intéressante fort. Sans doute, il y a des risques. Quelles a-t-on, après tout, que Bolo ait vraiment les influences qu'il prétend ? Mais l'enjeu vaut le risque. Et Bernstorff estime qu'il faut « marcher ». Il fait partager sa conviction à von Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, qui lui télégraphie de donner l'argent. C'est Pavestadt qui transmet à Bolo cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'instruction criminelle, M. Bonzon, au sujet de Bolo, cette réponse favorable, et le prévoit que les fonds sont à sa disposition. Bolo lui dit : « Pas de contrat entre

— Monsieur le président,

— J'ai absolument besoin d'un avoué et d'un huissier pour faire, sous la direction de M. Bonzon, les procédures indispensables à mes intérêts.

Elle doit être remise à mercredi, et, conformément au code d'in

PAR TÉLÉPHONE

JEAN MESLOU

Le colonel Rieul au lieutenant Milton

— Allo ! Oui, ici, lieutenant Milton : je vous présente mes respects, mon colonel.

— Le capitaine Vétel n'est donc pas là ?

— Non, mon colonel, mais il ne tardera pas à rentrer à l'escadrille.

— C'est regrettable ; mais, allo, lieutenant, si j'ai bonne mémoire, le secteur que le Boche occupe en face de nous vous est assez familier, n'est-ce pas ?

— En effet, mon colonel.

— Connaissez-vous la petite ville de D... ?

— Assez bien, mon colonel.

— Parfait ! Voici donc, en deux mots : prenez votre carte ; suivez la Meuse... Vous y êtes...

— Oui, mon colonel.

— Bon ; vous voyez qu'à D... la rivière fait un coude à l'ouest. Arrêtez-vous au pont ; prenez la route vers l'Est, vous avez une rue à droite, une deuxième, puis une troisième ; dans cette dernière..., maintenant, écoutez-moi bien...

— Je vous suis, mon colonel.

— Dans cette dernière, il y a quatre maisons séparées par des jardins ; l'une d'elles est plus élevée que ses voisines... C'est là qu'est installé l'état-major du corps d'armée allemand. Prenez vos munitions. Le vent est très faible et vous est favorable... Bonne chance !...

— Mon colonel ! Allo ! Allo !

Le même au même, deux heures après.

— C'est vous, lieutenant !

— J'arrive de D..., mon colonel.

— Mes compliments. Je vous ai vu passer à travers les éclatements. J'attends votre rapport ; mais dites-moi tout de suite : avez-vous réussi ?

— Mon colonel, pas d'erreur possible ! Sur les six bombes que j'ai déclenchées, trois au moins sont tombées sur la maison. J'ai vu l'explosion, très nettement ; un nuage épais de poussière et de fumée s'est élevé et, peu après, des flammes montaient ; c'était... Oh ! mon colonel, c'est épouvantable, c'est...

— Je sais, lieutenant ; mais que voulez-vous, c'est la guerre... En tout cas, je vous félicite ; ce n'est pas la première fois que je vous vois à l'œuvre, et j'ai plaisir à vous informer que je vous proposerai ce soir même pour la croix de chevalier.

— Je n'en veux pas, mon colonel !

— Quoi ?... vous n'en voulez pas ?

— Ah ! jamais, mon colonel !

— Vous plaisantez ?

— Plaisanter ? Non, mon colonel, je ne plaisante pas : je répète que je ne veux pas de cette croix.

— Ah ça, êtes-vous fou ?

— Non, mon colonel, ou, plutôt, oui... Je ne sais pas... Mais songez-y bien, la Légion d'honneur sur ma poitrine à moi ! Ce n'est pas possible, mon colonel ! Jamais, pour rien au monde ! Ce serait abominable, odieux, criminel ; non ! ce seraient drôle, très drôle !

Le ruban rouge, à moi ! Ah ! oh !... mais, mon colonel, le feu, c'est vous !... Vous êtes fou, vous dis-je, c'est insensé, inconcevable ; mais regardez donc. Là, voyez-vous, au-dessous de nous ; tenez, voici l'explosion... Penchez-vous un peu : là, les portes tombent, le toit s'écroule, des cadavres grillent dans le brasier ! Que c'est horrible ! Ah ! ah ! bien visé ! Et vous voudriez me donner la croix ! Vous l'accercheriez sur la poitrine d'un assassin ! Ce seraient le comble de l'audace et du cynisme ; vous voyez ça, vous ! Belle citation, ma parole : " Lieutenant Milton, chevalier de la Légion d'honneur, a, au cours d'un bombardement aérien..."

Le capitaine Vétel, commandant l'escadrille, au colonel Rieul.

— Allo ! mon colonel... Ici, capitaine Rieul. Je prends l'appareil pour vous expliquer ce qui se passe. Mon colonel, c'est simplement affreux... Je viens de faire sortir Milton, vous l'avez entendu hurler ; d'ici, je perçois encore les cris du malheureux que ses camarades emmènent.

— Ce que cela veut dire ? Seulement ceci, mon colonel, et je regrette de n'avoir pas été là, car, à coup sûr le drame ne se serait pas produit : Milton, vous ne le savez sans doute, est originaire de D... Et je reconnais que nul n'était plus que lui désigné pour bombarder cette ville, qu'il connaît dans ses coûts et recoins.

— Mais, c'est précisément pourquoi je lui ai demandé...

— Oui, mon colonel ; mais cette maison qu'il a anéanti, c'était... la sienne. Et, malgré la présence des officiers allemands, son père, sa mère et sa sœur l'habitaient encore. Jamais ils n'avaient consenti à l'abandonner.

— Alors ?

— Alors, mon colonel, il sait qu'il a visé au bout. C'était son devoir de soldat ; il l'a rempli, mais il est convaincu qu'il vient de tuer tous les siens...

— Sacrébleu !... Mais s'il me l'avait dit ! Je ne pouvais pas le deviner !

— Il n'a sans doute pas pu, mon colonel !...

— Et vous... craignez pour sa raison ?

— C'est-à-dire, mon colonel, que j'ai craint tout à l'heure ; mais, maintenant, je ne crains plus... c'est fait !...

Jean MESLOU.

Le cas de l'adjudant Nègre

M. Laurent Nègre, aujourd'hui adjudant-interprète à la 41^e division, était, avant la guerre, directeur à Madrid d'une succursale de la compagnie d'assurances, la Victoria, de Berlin.

Lors de la mobilisation, M. Nègre accusa en France et fit vaillamment son devoir de soldat.

Cependant il comparaissait, hier, devant le 2^e conseil de guerre pour infraction à la loi du 4 avril 1915, visant le commerce avec l'ennemi. L'accusation lui reproche d'avoir touché par l'intermédiaire de l'agent de la Victoria, une vingtaine de mille francs représentant une partie de ses appoinements augmentés du montant de ses primes.

Bien que cinq enquêtes successives eussent conclu à un non-lieu en faveur de l'adjudant, le gouvernement militaire avait exigé les poursuites.

De nombreux témoins, parmi lesquels le capitaine Curières de Castelnau, vinrent affirmer que l'adjudant Nègre était un bon Français qui s'était acquitté avec bravoure des missions périlleuses qui lui avaient été confiées.

Les débats continueront aujourd'hui.

5 HEURES
DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU MATIN

LE REICHSTAG REPRENDRÀ AUJOURD'HUI LA DISCUSSION DE LA POLITIQUE PANGERMANISTE

La courte séance tenue hier n'a fait que confirmer la gravité de la nouvelle crise créée par la scission entre les partis de la gauche et de la droite de l'assemblée.

BALE, 8 octobre. — On mande de Berlin : La courte séance qu'a tenue le Reichstag aujourd'hui ne fait que confirmer la gravité de la nouvelle crise politique intérieure que traverse l'Allemagne, par suite de la scission qui s'est faite entre les partis de la gauche et, ceux de la droite de l'assemblée.

Le député radical Paver a exposé d'abord que, vu la situation, la commission de l'ordre du jour du Reichstag avait été d'avis, à une écrasante majorité, qu'il était indiqué de renvoyer à la commission du budget l'examen des crédits supplémentaires demandés par le gouvernement et opportun d'ajourner la suite de la discussion des interpellations.

M. Haase, socialiste minoritaire, s'est opposé au renvoi. L'assemblée, à son avis, ne pouvait dès maintenant prendre une décision, et le renvoi à la commission n'était nullement nécessaire, la situation étant parfaitement claire.

« S'il reste quelqu'un, a-t-il ajouté, après la séance de samedi, qui ne sait pas encore dans quelle posture nous sommes vis-à-vis du gouvernement et du futur vice-chancelier, il n'y a qu'à l'abandonner à son ignorance de la situation. »

Le chancelier veut tenter de conjurer la crise...

BALE, 8 octobre. — Plusieurs journaux berlinois laissent prévoir que le chancelier, qui ne désirerait nullement voir cesser le bon accord qui régnait entre le gouvernement et le Reichstag ces derniers temps, prendra lui-même la parole au cours des prochaines séances.

Il affirmerait son désir de ne pas voir se troubler les relations du gouvernement et du Reichstag à la suite des incidents de samedi.

La Tägliche Rundschau elle-même considère la situation de M. Helfferich comme très critique :

« Nous nous plaignons, dit-elle, à croire qu'on a tort de parler d'une crise en ce qui concerne le chancelier ; par contre, nous considérons comme très possible une crise en ce qui concerne M. Helfferich.

» Il se pourrait d'ailleurs que lui-même n'attachât plus une très grande valeur à ses nouvelles fonctions ; il a donné l'impression devant le Reichstag d'un homme qui laisse aller les choses jusqu'au bout et qui joue son dernier atout sans être sûr de son effet. (Havas.)

M. André Kling, directeur du Laboratoire municipal, reçoit la Légion d'honneur

Le poète Gabriele d'Annunzio était au nombre des aviateurs.

ROME, 8 octobre. — L'activité de l'aviation italienne augmente toujours davantage.

Pendant le mois dernier, les aviateurs bombardèrent avec insisté la base navale de Pola. Le commandement italien ayant su que les Autrichiens concentraient des forces navales dans la baie de Cattaro, il s'ensuivit une surveillance à l'embarquement de l'Adriatique croisant le long des côtes du Monténégro et de l'Albanie.

Hier, pendant la nuit, une grande escadrille d'aéroplanes « Caproni » accomplit un raid sur Cattaro en couvrant 230 kilomètres à travers l'Adriatique. Gabriele d'Annunzio y participa.

L'escadrille arriva à minuit au-dessus de Cattaro volant à une altitude de 4.000 mètres, les appareils s'abaisseront pour frapper les torpilleurs et les sous-marins entrés en rade et les entrepôts, les dépôts de munitions, les formations militaires.

Le capitaine Vétel, commandant l'escadrille, au colonel Rieul.

— Allo ! mon colonel... Ici, capitaine Rieul. Je prends l'appareil pour vous expliquer ce qui se passe. Mon colonel, c'est simplement affreux... Je viens de faire sortir Milton, vous l'avez entendu hurler ; d'ici, je perçois encore les cris du malheureux que ses camarades emmènent.

— Ce que cela veut dire ? Seulement ceci, mon colonel, et je regrette de n'avoir pas été là, car, à coup sûr le drame ne se serait pas produit : Milton, vous ne le savez sans doute, est originaire de D... Et je reconnais que nul n'était plus que lui désigné pour bombarder cette ville, qu'il connaît dans ses coûts et recoins.

— Mais, c'est précisément pourquoi je lui ai demandé...

— Oui, mon colonel ; mais cette maison qu'il a anéanti, c'était... la sienne. Et, malgré la présence des officiers allemands, son père, sa mère et sa sœur l'habitaient encore. Jamais ils n'avaient consenti à l'abandonner.

— Alors ?

— Alors, mon colonel, il sait qu'il a visé au bout. C'était son devoir de soldat ; il l'a rempli, mais il est convaincu qu'il vient de tuer tous les siens...

— Sacrébleu !... Mais s'il me l'avait dit ! Je ne pouvais pas le deviner !

— Il n'a sans doute pas pu, mon colonel !...

— Et vous... craignez pour sa raison ?

— C'est-à-dire, mon colonel, que j'ai craint tout à l'heure ; mais, maintenant, je ne crains plus... c'est fait !...

Le poète Gabriele d'Annunzio était au nombre des aviateurs.

ROMA, 8 octobre. — L'agence Central News apprend que les autorités britanniques procèdent activement en ce moment à une enquête approfondie sur les origines de la vive propagande pacifiste actuellement menée dans diverses régions de l'Angleterre.

M. André-Jean Kling, directeur du Laboratoire municipal, sous-lieutenant d'artillerie, déjà titulaire de la croix de guerre, de la médaille d'or pour faits de courage et de dévouement, vient de recevoir la Légion d'honneur. M. Kling, au cours de nombreuses missions, a poursuivi ses travaux jusqu'en première ligne, sous le bombardement ennemi.

M. Bedouet réclame ensuite du parti plus d'intérêt d'action.

La suite des débats est renvoyée à demain matin.

Le poète Gabriele d'Annunzio était au nombre des aviateurs.

ROMA, 8 octobre. — L'agence Central News apprend que les autorités britanniques procèdent activement en ce moment à une enquête approfondie sur les origines de la vive propagande pacifiste actuellement menée dans diverses régions de l'Angleterre.

M. André-Jean Kling, directeur du Laboratoire municipal, sous-lieutenant d'artillerie, déjà titulaire de la croix de guerre, de la médaille d'or pour faits de courage et de dévouement, vient de recevoir la Légion d'honneur. M. Kling, au cours de nombreuses missions, a poursuivi ses travaux jusqu'en première ligne, sous le bombardement ennemi.

Dans les secteurs de Slanic-Groesti et dans la région de Muncelul, bombardement réciproque d'artillerie.

Sur le reste du front, rien à signaler.

Les avions ennemis ont bombardé Ismail (Bessarabie).

(Le début de ce télégramme n'a pu être pris, en raison des troubles atmosphériques.)

Front britannique

Sur tout le front, il y a eu principalement des actions d'artillerie.

Sur le plateau de Bainsizza, entre Podlaca et le versant nord de la vallée de Chiapovano, nos reconnaissances ont capturé une dizaine de prisonniers.

Sur le Carso, à Lakavac, les patrouilles ennemis ont été mises en fuite.

Sur tout le front, il y a eu principalement des actions d'artillerie.

Sur le plateau de Bainsizza, entre Podlaca et le versant nord de la vallée de Chiapovano, nos reconnaissances ont capturé une dizaine de prisonniers.

Sur le Carso, à Lakavac, les patrouilles ennemis ont été mises en fuite.

Sur tout le front, il y a eu principalement des actions d'artillerie.

Sur le plateau de Bainsizza, entre Podlaca et le versant nord de la vallée de Chiapovano, nos reconnaissances ont capturé une dizaine de prisonniers.

Sur le Carso, à Lakavac, les patrouilles ennemis ont été mises en fuite.

Sur tout le front, il y a eu principalement des actions d'artillerie.

Sur le plateau de Bainsizza, entre Podlaca et le versant nord de la vallée de Chiapovano, nos reconnaissances ont capturé une dizaine de prisonniers.

Sur le Carso, à Lakavac, les patrouilles ennemis ont été mises en fuite.

Sur tout le front, il y a eu principalement des actions d'artillerie.

Sur le plateau de Bainsizza, entre Podlaca et le versant nord de la vallée de Chiapovano, nos reconnaissances ont capturé une dizaine de prisonniers.

Sur le Carso, à Lakavac, les patrouilles ennemis ont été mises en fuite.

Sur tout le front, il y a eu principalement des actions d'artillerie.

Sur le plateau de Bainsizza, entre Podlaca et le versant nord de la vallée de Chiapovano, nos reconna

— Après un séjour d'une semaine à Buckingham Palace, la Cour d'Angleterre s'est installée à York Cottage Sandringham pour l'automne.

— Le duc et la duchesse d'Orléans, dont le mariage a été célébré le 20 septembre en Italie, ainsi que nous l'avons annoncé, ont quitté Paris avant-hier et se sont embarqués pour New-York.

INFORMATIONS

— Le duc d'Arion est à Paris pour quelques jours.

— La duchesse de Brissac est de retour à Paris.

CITATIONS

— Le généralissime vient, au cours de la revue passée sur le front par le roi d'Italie, de remettre solennellement la fourragère au 112^e régiment d'infanterie, avec ce mot :

"Exalté par son ardent chef de corps, le lieutenant-colonel de Gail, le 112^e d'infanterie, a, le 20 août 1917, brillamment atteint tous ses objectifs sur le Talon, malgré la résistance désespérée de l'ennemi dans des ouvrages impitoyablement démolis, et sans se soucier de ses pertes."

— Ensuite, pendant plusieurs jours, il a, non seulement conservé et organisé le terrain conquis, mais encore harcelé sans cesse l'ennemi par ses patrouilles audacieuses, montrant une constance et une ténacité égales à son enthousiasme et à son élán.

— Régiment superbe d'allure, d'allant et de bravoure. Déjà cité au 15 décembre 1916."

Le lieutenant-colonel baron de Gail est le neveu du commandant Maurice Binder, le sympathique député de Paris.

— Nous apprenons que le sous-lieutenant Adrien Oudin, conseiller municipal du quartier de la Chaussée-d'Antin, commissaire rapporteur à la 4^e division de cavalerie, vient d'être cité à l'ordre de la division comme officier de liaison en opérations. Voici le texte de sa citation :

"Le sous-lieutenant Oudin commissaire rapporteur près le conseil de guerre de la 4^e D. C."

— Engagé volontaire pour la durée de la guerre, bien que dégagé de toute obligation militaire, s'est offert pour coopérer au service de l'officier de liaison en opérations. S'est fait remarquer par le sang-froid, l'intelligence et la bonne humeur avec lesquels il a rempli de nombreuses missions dans les lignes."

NAISSANCES

— La comtesse de Maupéou, femme du commandant au 24^e dragons, a donné le jour à un fils : Michel.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. William Paul Beamish, adjudant attaché à l'état-major d'une brigade de cavalerie anglo-indienne, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Henriette Wilhelmine Gompertz, fille de M. Louis Gompertz et de Mme, née Wilkins.

DEUILS

— Un service funèbre à la mémoire du comte de Camondo, pilote aviateur, tombé glorieusement au champ d'honneur, sera célébré le vendredi 12 courant au temple de la Victoire, à 11 heures du matin.

— Le commandant comte de Sesmaisons, dont nous avons annoncé hier la mort glorieuse, était maire de Champousse (Maine-et-Loire), chevalier de la Légion d'honneur et deux fois cité à l'ordre de l'armée. Marié à Mlle de Tredern, il était le beau-frère du comte et de la comtesse de Tredern, du comte et de la comtesse de Beaumont, du duc et de la duchesse de Brissac et de LL. AA. le prince et la princesse de Ligne.

Le défunt faisait partie du Jockey Club et de l'ancien Cercle de la rue Royale, où il ne comptait que des amis.

BIENFAISANCE

— M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, présidera, après-demain jeudi, la cérémonie d'inauguration du buste de miss Edith Cavell, directrice à Bruxelles d'une école normale d'infirmières professionnelles, assassinée le 11 octobre 1915 par la justice allemande.

L'hôpital-école "Edith-Cavell", 64, rue Desnouettes (15^e arr.) ouvrira ses portes pour cette commémoration solennelle demain mercredi après-midi.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 21, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LOCATION DE MEUBLES

Installation complète d'appartements Fabrique de Meubles de Bureaux. — GARDE-MEUBLES Etablissons JANIAUD Jeune, 61, rue Rochechouart.

Ouverture Mardi 10 octobre RESTAURANT ITALIEN "VENEZIA"

5, rue d'Hauterive. Téléphone Gut, 0-73. Même maison Restaurant du Pavillon de l'Élysée. Fermée l'hiver Champs-Elysées. Cuisine italienne et bourgeoisie française de tout 1^{er} ordre. AMERICAN BAR

ACCU MULATEUR POL pour lampe poche se recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu que 6 piles sèches. Notice franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souvent pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

EXCELSIOR
LE GÉNÉRAL GOUGH A SON QUARTIER GENERAL

LE GÉNÉRAL GOUGH QUI, AVEC LE GÉNÉRAL PLUMER, VIENT D'AVANCER A L'EST D'YPRÉS

La poussée des troupes britanniques à l'est d'Ypres fut dirigée par deux généraux dont les noms, depuis quelques mois, ont été maintes fois cités dans les communiqués : le général Gough et le général

Plumer. C'est à eux, notamment, que sont dus les succès récents qui se poursuivent régulièrement dans la région d'Ypres depuis plus d'un mois. C'est, en outre, le g^r Gough qui fut le vainqueur de l'Ancre.

BLOCS-NOTES

J'ENTENDS dire et je lis même un peu partout que l'affaire Bolo doit désoyer tous les Français. Aussi j'éprouve une extrême confusion à m'apercevoir qu'elle ne me désole pas du tout, et qu'elle me semble même réjouissante par plusieurs endroits. Vraiment, comment ne pas trouver plaisant que ces génies de la diplomatie allemande, un Bernstorff, un Jagow, soient dupes en un tournoiement par une espèce aussi évidemment suspecte que ce Bolo, grotesquement paré d'un titre de pacha ? Voilà donc ces lumières de l'Empire ! Un petit bonhomme brun, lequel, si j'en crois ses photographies, a la visage d'un vizir fripon, n'a qu'à prendre la peine d'affirmer « qu'il mettra l'opinion publique française dans les mains de l'Allemagne ». Et il est cru sur l'heure, lui qui eut inspiré de la défiance à la moindre concierge de Paris. Il n'est pas depuis plus de quatre jours à New-York que déjà Bernstorff télégraphie à Jagow. Et comment ce subtil diplomate appelle-t-il le petit Bolo ? Il l'appelle « une source absolument sûre ».

Et ceci nous induit à remarquer que s'il y a — comme c'est probable — des espions allemands à Paris, ce sont de pauvres garçons, et qui ne méritent pas leur salaire. Car s'ils étaient capables d'une information un peu aiguë, ils auraient pu aussitôt aviser leurs chefs que Bolo n'était rien, qu'un adroit illusionniste. Mais sans doute ne leur a-t-on rien demandé, tant on était certain que leur basse police ne fournirait aucun renseignement valable.

Voilà donc deux sujets de se réjouir : les diplomates allemands sont des niais et leurs agents de Paris des incapables. Mais ce n'est pas tout. Ecoutez ce que dit Bernstorff à l'intermédiaire Pavestadt, qui lui apporte les propositions de Bolo :

« Ce serait une grande chose pour nous,

Allemands, si nous pouvions changer le ton de

l'opinion publique française, et l'amener vers une solution pacifique dans un temps rap

proché. »

A-t-on jamais mieux dit, et plus clairement, que les Allemands ont besoin de la paix le plus tôt possible ? Nous tenons un aveu signé d'un des plus hauts diplomates allemands. Et Hindenburg peut bien mâchonner sous sa jugulaire toutes les menaces qu'il voudra, nous savons ce qu'elles valent. Nous le savons grâce à l'affaire Bolo, qui n'est donc pas aussi désolante qu'elle peut paraître. Sans compter que voilà le pavé débarrassé d'un de ces aventuriers agaçants et tapageurs que Paris accuse trop aisément et qui sont une perpétuelle offense pour les honnêtes gens qui vont à pied.

Louis LATZARUS.

Pendant qu'on est loin

M. Jules Bois, dont le nom vient d'être inopinément prononcé dans l'affaire Bolo, avait inauguré son rôle de conférencier en France, il y a bien une vingtaine d'années, par une série de causeries sur ce qu'il appelle les « petites religions de Paris », c'est-à-dire les petites chapelles où un nombre plus ou moins grand d'adeptes cherchent des manières nouvelles d'aborder la divinité. Cela le conduisit naturellement à une incursion dans le satanism, et la description de ces maladies de la foi lui attira un grand nombre d'auditeurs et d'admiratrices.

Un soir, dans un dîner offert à l'occasion d'une manifestation franco-belge, on entendit tout à coup des voix féminines s'écrier : — Le voilà, c'est lui, nous savions bien qu'il devait venir !

C'était M. Jules Bois qui faisait son en-

tré. Ces dames ne le connaissaient que par ses conférences, et elles en avaient rapporté une impression qui illuminait leurs regards.

Plus tard, il fit jouer à la Comédie-Française une tragédie intitulée la Furie, où l'on voyait Hercule enseigner la Déclaration des Droits de l'Homme à ses contemporains.

A cause de la longueur des représentations et de la couleur de son système pieux, les sociétaires l'appelaient amicalement la « barbe » noire.

Mais pas un de ses anciens interprètes ne le croirait capable d'avoir recu l'argent de Bolo pour autre chose qu'une œuvre française.

Le carnet de pain ?

Croyez-vous qu'il pense au carnet de pain, ce brave soldat tout souriant malgré la charge des qualitez « boules-de-sor » qui l'ont porté. Regardez sa bonne face, calme et gaie. Il a l'air de nous dire :

— Évidemment, c'est ennuyeux d'être un peu rationné, et surtout d'avoir du pain dont

nombre d'accussements. Mais il a sa manière.

Le prétoire, pour lui, c'est la bataille ! La défense, c'est l'offensive. Il défend moins son client qu'il n'attaque ceux qui l'accusent. Et il condamne ses offenses avec une fougue qui pourrait lui envier nombre de jeunes stagiaires.

M^r Jacques Bonzon a des lettres. Au conseil de guerre de Paris, où il défendait un habitant de Senlis — M. Benoit, je crois — qu'il fit précisément acquitter, nous l'avons entendu faire de la coquette sous-préfecture de l'Oise un tabouet délicieux. C'est aussi un artiste. N'a-t-il pas écrit ces lignes sur la première page de son livre : la Lutte sociale dans le prétoire ?

AU PLUS GRAND DES ORATEURS,

A BEETHOVEN,

ÉTERNELLEMENT VIVANT,

je dédie ces plaidoiries,

qu'animé l'allégresse sereine

des sonates,

ou la joie surhumaine

des symphonies.

Ce livre fourmille, d'ailleurs, d'observations pittoresques sur les syndicalistes et les anarchistes, dont l'auteur fut, quelques années durant, le défenseur attitré.

Un jour, raconte M^r Bonzon, je conduisis une délégation de révolutionnaires à la Cour de cassation pour demander qu'on hâtât l'examen du pourvoi formé par un de mes clients, auquel la cour d'assises de la Seine avait refusé le bénéfice d'une amnistie. On m'annonça à M^r le procureur général Baudouin. Un des délégués, M. Bousquet, secrétaire du syndicat des boulangers, désireux sans doute de voir lui aussi M. Baudouin, se tourna vers moi et me dit : « Annoncez-lui un collègue. »

Il était conseiller prud'homme !

Cet orgueil naïf est parfois l'encouragement à une élégance plus haute. Comme, un jour, causant au buffet du Palais avec M. Almerry, chef d'état-major de Gustave Hervé, je lui tendais une assiette de cigarettes, modestes « deux sous », M. Almerryda refusa d'un mot : « Je ne fume que des mexicains ! »

« Au fond, le seul désir de ces gens-là est de s'emboîter. »

Ces lignes ont été écrites en 1911. Elles montrent que M^r Jacques Bonzon sait conter l'anecdote. Quelle provision n'en aura-t-il pas, plus tard, avec Turmel et Bolo-pacha !

Léopold BLOND.

Il était conseiller prud'homme !

Cet orgueil naïf est parfois l'encouragement à une élégance plus haute. Comme, un jour, causant au buffet du Palais avec M. Almerry, chef d'état-major de Gustave Hervé, je lui tendais une assiette de cigarettes, modestes « deux sous », M. Almerry refusa d'un mot : « Je ne fume que des mexicains ! »

« Au fond, le seul désir de ces gens-là est de s'emboîter. »

Ces lignes ont été écrites en 1911. Elles montrent que M^r Jacques Bonzon sait conter l'anecdote. Quelle provision n'en aura-t-il pas, plus tard, avec Turmel et Bolo-pacha !

Léopold BLOND.

Il était conseiller prud'homme !

C'est le conseil municipal de Saint-Servan qui, marchant hardiment sur les traces de la Chambre et du Sénat, s'est réuni en comité secret pour résoudre l'importante question que voici : y a-t-il lieu de maintenir le traitement du chef de la musique municipale, bien que celui-ci soit mobilisé ?

Rien n'a inspiré de la délibération, mais on connaît le résultat : le traitement sera maintenu.

Qu'a-t-il bien pu être dit en secret, en faveur de cette mesure générale, qui n'autrait pas pu être proferé en public ?

Hélas ! vous verrez qu'on ne fera pas circuler sous le manteau de comptes rendus du comité secret de Saint-Servan.

LE PONT DES ARTS

Nous savons tous qu'Houston Stewart Chamberlain, gendre de Wagner et néogrec de sa patrie anglaise, a fait un énorme livre sur l'antéchristianisme. Mais cet indigène mystique broche est assommant. C'est pourquoi M. E. Seillière, de l'Institut, nous a rendu un fameux service en nous résumant cet aima de panthéismes. Il appelle cela : « Le plus récent panthéisme du panthéisme mystique. »

C'est une erreur. M^r Bonzon a obtenu

Mardi 9 octobre 1917

THÉATRE

EDOUARD-VII

LE FEU DU VOISIN, comédie en deux actes de M. Francis de Croisset. — La JEUNE FILLE AU BAIN, comédie en un acte de M. Louis Verneuil.

Le nouveau spectacle du théâtre Edouard VII est bien agréablement composé. Ni Feu du Voisin de M. Francis de Croisset ni la Jeune fille au bain de M. Louis Verneuil ne sont des œuvres rigoureusement inédites ; mais ces deux proverbes, d'un assez bonnes, sont assez relevé, semblent avoir été faits tout exprès pour un petit théâtre qui a l'air d'un grand salon.

Il y a quelque chose de l'Elincelle, de Pailleron, dans la pièce de M. de Croisset — pas grand' chose, heureusement. Raymonde de croissant, elle ne l'a pas aimé. Elle aime bien Fernand, à telles enseignes qu'elle lui permet sa main : elle ne l'aime pas. Elle n'aime pas du tout, ni bien ni autrement, le jeune Harry Falway ; mais il a, faute de savoir le français, une si primitive manière d'exprimer les sentiments éternels, de si éloquentes, de si foudroyantes, onomatopées que l'honnête Raymonde se sent presque à perdre la tête. Pour si peu, elle ne croit plus être digne de Fernand. Ce scrupule fait voir une bien jolie défaillance. La chanson que Harry Falway trouve une opportunité d'apprendre notre doux langage pendant les loisirs de